

MARSAN, JEAN-SÉBASTIEN. *Histoire populaire de l'amour au Québec. De la Nouvelle-France à la Révolution tranquille. Tome I, avant 1760*. Montréal, Fides, « Biblio », 2019, 317 p. ISBN 978-2-7621-4440-6 ; *Tome II, 1760-1860*, 2020, 191 p. ISBN 978-2-7621-4444-4

Bertrand Bergeron

Volume 19, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1082776ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1082776ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)
1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2021). Compte rendu de [MARSAN, JEAN-SÉBASTIEN. *Histoire populaire de l'amour au Québec. De la Nouvelle-France à la Révolution tranquille*. Tome I, avant 1760. Montréal, Fides, « Biblio », 2019, 317 p. ISBN 978-2-7621-4440-6 ; Tome II, 1760-1860, 2020, 191 p. ISBN 978-2-7621-4444-4]. *Rabaska*, 19, 304–308.
<https://doi.org/10.7202/1082776ar>

Les chercheurs espèrent que leurs conclusions permettront de guider les pédagogues lorsqu'ils élaboreront leurs plans de cours. Voilà d'ailleurs ce que nous croyons être la leçon la plus importante à tirer de cette étude : bien que le « récit » ait été grandement évacué du monde scolaire, les jeunes ont un besoin naturel de simplifier la trame historique. Malgré l'orientation pédagogique « vers la résolution de problèmes et la pensée critique, deux compétences indispensables de l'éducation citoyenne » (p. 236), les auteurs soulignent que les élèves « éprouvent d'importantes difficultés à transposer leur apprentissage de la pensée historique dans des activités authentiques où ils sont appelés à faire intervenir leur savoir sous la forme d'un récit historique » (p. 237). À la fin, comme le démontre cet exercice, « les savoirs disciplinaires présentés en classe occupent encore une place accessoire » (p. 237). Nous sommes d'accord avec les auteurs qu'il faut réconcilier la narration avec l'éducation historique, « [c]ar le but de l'éducation historique, selon nous, n'est pas uniquement la déconstruction des interprétations du passé acquises par les jeunes (la mise à distance critique), ce qui laisserait ces derniers dans un "vide de sens" historique et les amènerait ultimement à replonger dans les mythistoires comme source d'explication et d'orientation » (p. 238). En somme, en ayant cherché à évacuer le récit de l'histoire, on n'aura que renforcé son emprise chez l'étudiant. Il faut chercher dorénavant à subtiliser le format narratif et le transformer en outil pédagogique à jour.

JOSEPH GAGNÉ

Université de Windsor

MARSAN, JEAN-SÉBASTIEN. *Histoire populaire de l'amour au Québec. De la Nouvelle-France à la Révolution tranquille*. Tome I, avant 1760. Montréal, Fides, « Biblio », 2019, 317 p. ISBN 978-2-7621-4440-6 ; Tome II, 1760-1860, 2020, 191 p. ISBN 978-2-7621-4444-4.

Comme pourrait le laisser entendre le titre, Jean-Sébastien Marsan ne poursuit pas le même objectif que Guy Breton dans ses *Histoires d'amour de l'histoire de France* ni Robert-Lionel Séguin dans *La Vie libertine en Nouvelle-France au XVII^e siècle*. Le premier s'employait à montrer les intrications amoureuses qui ont maintes fois bouleversé le destin de la France en ciblant des personnalités historiques, le second s'attachant plutôt à déployer un diaporama étoffé de ces histoires où les jeux de l'amour et des contraintes sociales sont venus épicer le quotidien de nos ancêtres. La démarche de Marsan s'apparente à celle de Dumas qui affirmait se servir de l'histoire comme « un clou pour accrocher [ses] romans ». En effet, chez Marsan, l'histoire se déroule discrètement en filigrane et ne sert que de fil

conducteur pour baliser l'évolution des attitudes de nos ancêtres face à l'amour et la sexualité, les deux allant de pair ou faisant cavalier seul. La démarche de l'auteur se rapproche davantage de l'ethnographie que de l'historiographie. Ses deux tomes (qui en comprendront trois) ne résultent pas d'une recherche originale sur le sujet. Marsan agit plutôt en compilateur avisé qui explore, à travers un large éventail d'études disponibles, un thème imposé : l'amour tel que le concevait et le vivait la population française implantée en terre d'Amérique. Il en réalise la synthèse tout en les reliant les unes aux autres, d'où cette impression de profonde unité à travers la progression dans le temps. On comprend mieux le bien-fondé de cette approche quand on considère que le temps historique n'épouse pas le temps ethnologique. Il y a souvent décalage, car les mœurs peuvent perdurer malgré les bouleversements sociaux jusqu'à paraître surannées, à moins d'être réinterprétées et remotivées ou de servir de marqueur identitaire garant de la pérennité d'une collectivité. Aussi l'auteur procède-t-il en deux temps : il décrit d'abord les pratiques sociales qui ont cours vis-à-vis des choses de l'amour, puis il illustre concrètement les libertés prises par certains individus des deux sexes quant à ces normes. Marsan expose l'éventail complet de nos coutumes traditionnelles. Le portrait qu'il en dresse prend des allures encyclopédiques. Tout y passe, et l'auteur prend un soin attentif à démêler les faits des préjugés qui leur tiennent lieu, ne serait-ce, au premier chef, que le destin des Filles du roi qui n'étaient pas celles qu'une certaine imagination débridée nous a fait croire, mais des femmes honorables dont l'apport capital fut d'assurer à la colonie naissante la masse critique nécessaire à son maintien, à son renouvellement et à son expansion.

Dans son premier tome, l'auteur développe un long chapitre sur les Autochtones. Il en présente une image contrastée. Comme leur civilisation différait radicalement de celle des Européens, leur perception par ces derniers a été une continuelle source de malentendus. Leurs us et coutumes ont été analysés à partir de catégories européennes auxquelles ils ne pouvaient correspondre, ce qui a engendré son lot de préjugés dont beaucoup perdurent encore malgré une cohabitation de près de cinq siècles. Afin de mettre les choses en perspective, Marsan se permet une petite parenthèse méthodologique en six points où il énumère les circonstances qui pouvaient faire obstacle à une juste compréhension de l'univers autochtone (p. 73-76). Les récits d'explorateurs, de missionnaires et de coureurs des bois en révèlent souvent plus sur les fantasmes de leurs rédacteurs que sur la réalité observée. Malgré leur sincérité, leur bonne foi et leur profond désir de comprendre les civilisations autochtones, ils ne pouvaient pas ne pas se voir partie prenante d'une civilisation conquérante, et leur vision était partagée entre le mythe du « bon Sauvage » qui cristallisait les premiers occupants dans

un état d'innocence intemporel et le constat de leur retard matériel vis-à-vis de la civilisation européenne qui ne pouvait que les fragiliser. Et pourtant, ce sont eux qui ont fourni le mode d'emploi pour survivre en ce continent aux hivers mortellement rigoureux. Pour faire bref, ils ont été perçus par les Français comme des nations aux mœurs volages, dépourvues de toute notion de culpabilité en ce qui a trait aux relations amoureuses, pratiquant la polygamie, le mariage à l'essai et autres comportements qui indignaient surtout les missionnaires. L'aspiration sincère de Champlain à créer une nation où Blancs et Amérindiens se seraient métissés est demeurée un rêve. Marsan termine son chapitre sur une note pessimiste : il parle d'un viol de civilisation de notre part à leur endroit, propos qui rejoignent ceux de Claude Lévi-Strauss qui parlait de l'étreinte mortelle d'une civilisation par une autre.

Ce que rapporte Marsan pourrait nuancer la conception que nos Modernes se font de nos débuts. L'âge légal du mariage était fixé à la puberté : 12 ans pour les filles, 14 pour les garçons. À cet effet, Champlain a donné l'exemple avec Hélène Boulé qui a convolé avant cet âge. Il est bon de se représenter qu'à cette époque, il n'existait pas telle chose que l'adolescence et, plus récemment, l'adulcescence. La vie était rude, l'existence relativement brève, et les enfants, gages de pérennité, devaient venir tôt dans la vie d'une épouse. Les fréquentations étaient hautement surveillées par un chaperon, les noces pouvaient s'étendre sur plusieurs jours, et la lune de miel ne faisait pas partie du dispositif d'apprivoisement des nouveaux époux. Marsan décrit en détail le rituel du mariage, le déroulement de la noce, les mets qu'on y servait, bref tous ces menus plaisirs qui agrémentent les étapes obligées de l'existence. L'Église, aidée en cela par le bras séculier, surveillait étroitement le comportement de ses ouailles. Elle s'immisçait autant dans la sphère privée que dans la sphère publique. La sexualité traduit dans la vie concrète cette pulsion de vie qui peut se déchaîner en comportements débridés si elle n'est pas domestiquée et harnachée fermement par un ensemble d'interdits qui lui font obstacle et de rituels qui la canalisent et la rendent socialement acceptable. Pour reprendre la terminologie de Schopenhauer dans sa *Métaphysique de l'amour, métaphysique de la mort*, le vouloir-vivre de l'espèce passe le vouloir-vivre des individus. Cette conception justifie le rituel élaboré auquel sa finalité, soit l'union charnelle de deux corps en vue de leur perpétuation, donne lieu. Le mariage était considéré par le clergé comme l'éteignoir de la concupiscence.

Cela posé, Marsan examine les dérogations aux usages prescrits par la société. Affirmer que l'image idyllique d'un enseignement particulier de notre histoire s'en trouve égratignée est un euphémisme. Soutenir qu'il faut s'en offusquer, c'est se représenter la nature humaine baignant encore dans son état édénique. Nos ancêtres étaient humains, d'aucuns diront trop humains, pourquoi s'en étonner. Si la règle ennuie par son conformisme et fruste par ses

limitations, la transgression attire comme la flamme de la chandelle fascine le papillon. Marsan énumère, non sans plaisir, les dérogations auxquelles se sont livrées nos ancêtres. La liste est imposante et rien de ce qui est interdit ne semble avoir échappé à leur esprit de fronde. Cela va de la bigamie à l'inceste en passant par l'adultère, la prostitution, le féminicide, le maricide, la séparation de corps et de biens, les naissances illégitimes. Parfois il s'y mêle des pratiques magiques, notamment pour empêcher la consommation du mariage qui a comme conséquence de le frapper de nullité : le nouage de l'aiguillette que Séguin avait bien décrit en son temps dans *La Sorcellerie au Québec du XVII^e siècle au XIX^e siècle*. Marsan accumule à l'envi les exemples. Le lecteur doit sans cesse garder en mémoire que ce ne sont que des entorses à la règle communément observée et qu'un petit nombre d'individus sont concernés. Mais leurs comportements ressortent de la masse et les désignent à l'attention sinon à la vindicte collective. Nos ancêtres n'étaient pas des sybarites et la Nouvelle-France n'aspirait pas à supplanter Capoue. Plusieurs figures historiques émergent du lot autant sur le plan fictif que réel : Madame Bégon qui entretenait des amours épistolaires avec son gendre, Rose Latulipe, la Corriveau, Louis-Joseph Papineau. Je fais l'impasse sur ceux de moindre notoriété qui forment le gros du contingent.

Ce qui précède pourrait donner à croire que *l'Histoire populaire de l'amour au Québec* est un livre austère d'un abord rébarbatif. Ce n'est heureusement pas le cas. Il s'adresse à un large public et servira, à ceux que le sujet intéresse, de premier contact avec cette matière incontournable pour aborder l'histoire de notre mentalité. Marsan possède une plume alerte, un style vif et coloré. Son livre se lit comme un roman. Son érudition, étayée par d'abondantes références, sait se faire discrète tant il maîtrise les données de son sujet. Les portraits qu'il brosse débordent de vie et on sent le plaisir jubilatoire de l'auteur à rédiger ce vaste panorama de la vie amoureuse de jadis et naguère au point qu'il s'oublie parfois dans l'emploi d'expressions plus que familières. Au cours de ces échappées, on surprend l'auteur en train de nous dire son livre plutôt que de nous le laisser lire. Une véritable proximité s'établit entre lui et nous. Au risque de poser au censeur rabat-joie, je me permets de citer quelques-unes de ces perles : « partie de fesses » (t. I, p. 111), « trompait sa bobonne » (t. I, p. 280), « s'est aussi farci le déplacement » (t. I, p. 207), « lâcher leur fou » (t. I, p.129), « 60 années au compteur » (t. I, p. 239), « pauvres comme la gale » (t. I, 206), etc. Son histoire n'en est que plus populaire soutiendront certains. Certes, et on aurait tort de boudier son plaisir. Son attention a été prise en défaut à deux reprises : Nicolas Buteau devient Nicolas Bureau pour redevenir Nicolas Buteau (t. I, p. 52), et il commet un anachronisme par distraction : à la page 28 du tome II, il vaut mieux lire 1839 que 1939.

Histoire populaire de l'amour au Québec nous fait explorer un sujet peu souvent abordé. À travers lui, nous partageons la vie amoureuse de nos ancêtres. On nous a enseigné pendant des décennies que leur « histoire [était] une épopée », qu'ils étaient des héros plus grands que nature. Jean-Sébastien Marsan nous rappelle qu'ils furent avant tout des hommes. Ce qui est déjà bien.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

MARTINEAU, FRANCE avec la collaboration de ANNETTE BOUDREAU, YVES FRENETTE et FRANÇOISE GADET. *Francophonies nord-américaines. Langues, frontières et idéologies*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 540 p. ISBN 978-2-7637-3909-0.

Salon international du livre de Québec 1989. Dépêché par les Éditions JCL pour assurer la promotion d'un livre, et comme il n'y a pas foule devant le stand qui m'a été attribué, je déambule dans le salon du livre en quête de ces belles éditions qui font de la figuration culturelle chez soi à défaut d'être lues. J'arrive devant le stand des éditions Québec Amérique où siège son fondateur, Jacques Fortin. Il attend les bouquineurs, entouré par des piles du fleuron immensément attendu de ses éditions : *Le Visuel*. Enfin un livre d'utilité quotidienne qui suppléera à la fonction jusque-là remplie par les catalogues *Dupuis Frères*, *Sears* ou *Canadian Tire* : mettre les bons mots sur les choses qui facilitent notre existence ! Je saisis un exemplaire, le feuillette avec empressement sous le regard amusé de l'éditeur. Je le complimente : « Très beau livre, important ! Dommage, il est en anglais ! » Protestations outrées de Jacques Fortin : comment peut-on dénaturer ainsi le fruit du travail consciencieux d'un linguiste réputé, en l'occurrence Jean-Claude Corbeil ? « Je suis de langue française, lui répliquai-je. Je lis donc de haut en bas et de gauche à droite. Or votre préface bilingue étalée sur deux colonnes place l'anglais à gauche et le français à droite. Quand je vais aux illustrations, le mot d'appel qui apparaît en premier est en anglais. Votre dictionnaire est de facture anglaise avec sa version en français. » Notre discussion a tourné court, d'ailleurs je ne cherchais pas à polémiquer. Tout est rentré dans l'ordre dans les parutions ultérieures. Cet exemple me rappelle en boucle les propos de Gaston Miron qui affirmait sur toutes les tribunes et dans tous ses écrits que nous étions des colonisés de l'intérieur. Nous nous colonisons nous-mêmes. Pour preuve, et toute récente celle-là : le 4 décembre 2018, la mairesse de Montréal, Valérie Plante, a reçu une délégation d'investisseurs en prononçant une allocution uniquement en anglais, exception faite de trois mots : « merci » et « bon matin », cette dernière locution étant un calque de l'anglais *good*